

## SECTION V.

LES DEUX LIVRES DES MACHABÉES.  

---

## CHAPITRE PREMIER.

LE PREMIER LIVRE DES MACHABÉES.  

---

Tous les critiques, même rationalistes, sont aujourd'hui unanimes à admettre l'autorité historique du premier livre des Machabées<sup>1</sup>. « On ne peut avoir aucun doute, pour l'ensemble, dit M. Schürer, sur la créance qu'il mérite. C'est une des sources les plus dignes de foi que nous possédions pour l'histoire du peuple juif... Il a en particulier une valeur exceptionnelle en ce qu'il date les événements d'après une ère fixe, celle des Séleucides, qui commence en 312 avant J.-C.<sup>2</sup>. » On fait

<sup>1</sup> Nous nous occupons ici des livres des Machabées pour ne pas les séparer des autres livres historiques de l'Ancien Testament, quoiqu'ils ne soient placés dans nos Bibles qu'après les écrits des prophètes.

<sup>2</sup> E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, t. II, p. 580; Cf. R. Cornely, *Introductio specialis*, t. II, part. I, p. 460. La valeur

néanmoins contre le premier livre des Machabées quatre objections de détail auxquelles nous devons répondre quelques mots. Elles ont trait, soit à l'histoire gréco-macédonienne, soit aux jugements qui sont portés sur les Romains. « L'auteur est très médiocrement renseigné sur les nations étrangères, dit M. Schürer. On reconnaît dans son langage le point de vue naïf d'un observateur qui étudie exclusivement les événements d'après les sources indigènes <sup>1</sup>. »

L'histoire des Machabées s'ouvre par ces mots : « Or il arriva, après qu'Alexandre, fils de Philippe, le Macédonien, qui régna le premier en Grèce, fut sorti de la terre de Céthim (l'Europe) et qu'il eut frappé Darius, roi des Perses et des Mèdes, etc. <sup>2</sup>. » Le texte grec ajoute qu'Alexandre régna le premier en Grèce « à la place de » Darius <sup>3</sup>. Telle est la matière de la première objection.

La leçon de la Vulgate n'offre aucune difficulté sérieuse. L'auteur sacré a très bien pu dire, quoiqu'on lui en ait fait plusieurs fois un reproche, qu'Alexandre le Grand régna le premier sur la Grèce. Alexandre n'eut

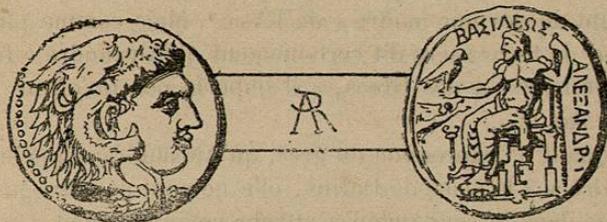
historique des livres des Machabées a été victorieusement établie au XVIII<sup>e</sup> siècle par E. Froehlich, *Annales compendiarü regum et rerum Syriæ nummis veteribus illustrati*, Vienne, 1744, et par J. Khell, *Auctoritas utriusque libri Machæbrorum*, Vienne, 1749. Scholz a réuni dans son *Commentar zu den BB. der Makkabæer*, Francfort, 1833, tous les passages de Polybe, de Diodore, d'Appien, d'Athénée, de Tite Live, de Justin, de Josèphe et d'Eusèbe qui confirment les récits des Machabées.

<sup>1</sup> E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, t. II, p. 580.

<sup>2</sup> I Mac., 1, 1.

<sup>3</sup> Ἄντ' αὐτοῦ (Δαρεῖου).

pas le titre de roi de la Grèce, mais il en eut le pouvoir, comme en conviennent généralement même les adversaires <sup>1</sup>. L'assemblée générale des Grecs à Corinthe lui



135. — Monnaie d'Alexandre le Grand.

conféra la dignité de général en chef, comme auparavant à son père, et il fut ainsi de fait roi de la Grèce. Il est, de plus, comme l'a observé Froehlich, le premier qui ait pris sur ses monnaies le titre de roi <sup>2</sup>. Cependant

<sup>1</sup> W. Grimm, *Handbuch zu den Apokryphen*, 3<sup>e</sup> part., p. 3-4.

<sup>2</sup> E. Froehlich, *Annales compendiarü regum Syriæ*, p. 31. « Possumus apte, et ad Sacrarum Literarum mentem plane congruenter Græciæ et Græcorum nomine totius Græciæ Monarchiæ Imperium accipere, quod primus utique Alexander Philippi consecutus est. Idem primus ab omnibus fere Græcis Europæis perinde, ac Asiaticis magno consensu Βασιλεὺς titulo coonestatus est, quo titulo si priores Macedonum Reges usi sunt, timide usos credo, et intra suæ Macedoniæ limites. Sane non de nihilo est, veterum, qui ante Alexandrum fuissent, Macedoniæ Regum certa numismata ΒΑΣΙΛΕΥΣ titulum non præ se ferre : sola comparent Regum nomina : ΑΜΥΝΤΑ, vel ΑΜΥΝΤΟΥ. ΑΡΧΕΛΑΟΥ. ΠΕΡΑΙΚΚΟΥ. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. et quædam numismata ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ legimus, alia plura ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. » Ce sont ces derniers mots qu'on lit sur la médaille que nous reproduisons, Figure 135, d'après l'original du cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale.

il n'est pas du tout certain que le texte original ait qualifié ici Alexandre de « premier » roi de la Grèce. D'après la version syriaque et d'après plusieurs manuscrits grecs, il est dit simplement « qu'il fut roi de la Grèce avant de devenir maître » de l'Asie<sup>1</sup>. Mais comme plus loin<sup>2</sup> le texte sacré dit certainement qu'Alexandre « fut le premier roi des Grecs, » il importe peu qu'on ne le lise pas ici.

Quant à l'expression du grec, qu'Alexandre régna sur la Grèce à la place de Darius, elle ne peut pas être justifiée dans le sens qu'on y attache communément. On a bien dit que Darius Codoman s'attribuait la royauté sur les Grecs, et qu'en abattant sa puissance, le fils de Philippe l'avait ainsi remplacé; mais outre que cette explication est peu naturelle, Alexandre n'aurait pas régné alors le premier sur la Grèce. Nous n'avons pas du reste besoin de défendre une expression qui ne se lit ni dans notre Vulgate ni dans la version syriaque. Le texte grec que nous possédons n'est qu'une traduction de l'original hébreu aujourd'hui perdu. Or la version du premier verset laisse beaucoup à désirer. La phrase est mal faite et il ne faut pas l'entendre dans le sens que Darius ait régné sur la Grèce, ni qu'Alexandre soit devenu roi de la Grèce à la place de Darius, ce qui serait non seulement contraire à l'histoire, mais au langage même de l'historien, comme nous l'avons dit plus haut<sup>3</sup>. Il faut

<sup>1</sup> Voir la note 1, p. 599.

<sup>2</sup> I Mac., vi, 2.

<sup>3</sup> Voir plus haut, p. 597.

traduire, comme l'a fait la version syriaque : « Alexandre régnait auparavant sur la Grèce et il devint roi (d'Asie) à la place de Darius<sup>1</sup>. »

La seconde objection a pour objet ce que dit l'auteur sacré<sup>2</sup> d'Alexandre le Grand : qu'avant de mourir il partagea son royaume entre ses généraux<sup>3</sup>. On lui reproche d'avoir montré par là une ignorance grossière de l'histoire.

En réalité, l'écrivain juif n'a pas montré une plus

<sup>1</sup> La phrase grecque est irrégulièrement construite. Le traducteur, au milieu de sa phrase, abandonne sa construction première pour en prendre une autre. De là probablement la confusion de son langage. Le *Codex alexandrinus* et plusieurs manuscrits lisent *πρότερον* au lieu de *πρώτος* et la version syriaque explique exactement toute la phrase d'après cette leçon, qui paraît préférable : « Il frappa et tua Darius, roi des Perses et des Mèdes, pour régner à sa place, après avoir régné auparavant dans l'Elda (la Grèce). » Si le traducteur avait voulu dire « premier, » il aurait dit *πρώτος* comme vi, 2, et non *πρότερος*.

<sup>2</sup> I Mac., i, 6-7.

<sup>3</sup> Voir Figure 136 un camée représentant les batailles et les principaux généraux d'Alexandre le Grand. La Figure 136 reproduit, agrandie trois fois, une agate rouge, veinée de jaune, qui appartenait au siècle dernier à Joseph de France, à Vienne (Autriche) et qui a été gravée par Sal. Kleiner en 1749. Elle est de forme octogone, à côtés d'inégale longueur. Au milieu est la tête de Minerve, à longue chevelure, coiffée d'un casque, orné d'un dragon. Elle est au centre de la composition, comme divinité tutélaire des Macédoniens. Aux quatre angles de la pierre gravée sont les quatre principaux généraux d'Alexandre, qui se partagèrent son empire. En haut, à gauche, est le buste de Séleucus, ΣΕΛΕΥΚΟΣ, la tête nue, et ceinte du diadème, vu de trois quarts. A droite est Antigone, ΑΝΤΙΓΟΝΟΣ, de profil et casqué. Au bas, à droite, Cassandre, ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΣ, également de profil et casqué. A gauche, Ptolémée, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ, de profil, la tête nue et diadémée. Séleucus I<sup>er</sup> Nicator (354-281 avant

grande ignorance que les historiens mêmes d'Alexandre le Grand. Ils nous racontent que les bruits les plus divers sur ses derniers moments et sur ses dernières volontés furent mis en circulation; ses biographes se contredisent les uns les autres et, si l'on ne s'en rapporte qu'à leurs témoignages, il est impossible aux critiques rationalistes de discerner la vérité. D'après Arrien, « comme on demandait au conquérant à qui il laissait son royaume, il répondit : Au plus digne; » mais

J.-C.) fut le fondateur de la dynastie des Séleucides, qui eut pour capitale Antioche et posséda longtemps la Palestine. Antigone, surnommé le Cyclope parce qu'il était borgne, s'empara de la plus grande partie de l'Asie. Les autres anciens généraux d'Alexandre, jaloux de son pouvoir, Ptolémée, Cassandre, Séleucus et Lysimaque se coalisèrent contre lui. Il périt à la bataille d'Ipsus en Phrygie, en 301, à l'âge de 84 ans. Au partage qui suivit cette bataille, Cassandre, fils d'Antipater, né vers 354, mort en 298, obtint le royaume de Macédoine et la Grèce. Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter (360-283), fondateur de la dynastie des Lagides, reçut l'Égypte en 323 et se proclama roi en 306. Ses successeurs furent à plusieurs reprises maîtres de la Judée. — Aux quatre côtés de l'agate, quatre tableaux représentent l'histoire d'Alexandre. A gauche, est la bataille d'Arbèles. En haut, la tente de Darius : après la bataille d'Issus, Alexandre, accompagné d'Éphestion, visite la reine, femme de Darius, et sa famille. A droite, Alexandre et Porus : on voit deux éléphants, portant des tours remplies de combattants. Au bas, entrée d'Alexandre à Babylone. — D'après le P. Froehlich, cette agate, qu'il a eue entre les mains et qu'il a fait graver, est une pierre antique, *Annales Syriæ*, in-f<sup>o</sup>, Vienne, 1744, p. 8. Le savant Jésuite n'ignorait pas que le célèbre peintre Le Brun avait traité les sujets que nous venons d'énumérer dans ses grands tableaux historiques, conservés aujourd'hui au Musée du Louvre, et il suppose que l'artiste français a connu cette agate et s'en est inspiré. De fait, Alexandre le Grand à la bataille d'Arbèles est représenté de la même façon dans les deux compositions. Le reste est différent. Le Brun a cherché à mettre en peinture les récits de Quinte-Curce.

Arrien a soin de remarquer que c'est là simplement la



136. — Camée représentant les batailles et les généraux d'Alexandre le Grand.

version de quelques historiens, et il ajoute « qu'on a écrit encore beaucoup d'autres choses sur la mort d'A-

lexandre<sup>1</sup>. » Quinte-Curce dit expressément que « plusieurs ont cru qu'Alexandre avait partagé par testament ses provinces entre ses généraux<sup>2</sup>. » C'est ce que raconte l'auteur du second livre des Machabées, sauf la circonstance importante du testament dont il ne parle pas. Plusieurs écrivains orientaux sont aussi d'accord avec lui, tels que Moïse de Khorène et divers chroniqueurs perses et arabes<sup>3</sup>. D'après tout ce que l'on vient de voir, il est impossible aujourd'hui de taxer de fausseté le récit de l'historien sacré<sup>4</sup>, et, même en se plaçant au point de vue purement profane, de quel droit peut-on rejeter son témoignage, lorsque rien n'est certain, puisqu'il est le plus ancien écrivain parvenu jus-

<sup>1</sup> Arrien, *Exped. Alexand.*, VII, 16, 27, édit. Didot, p. 201. — Cf. Diodore de Sicile, XVIII, 2; Justin, XII, 15; Ammien Marcellin, XXIII, 6; Jornandès, *De rebus Geticis*, X.

<sup>2</sup> « Credidere quidam testamento Alexandri distributas esse provincias, sed famam ejus rei, quamquam ab auctoribus tradita est, vanam fuisse comperimus. » Q. Curce, *Histor. Alex.*, X, 10, édit. Teubner, p. 284. La négation de Quinte-Curce pourrait ne porter que sur le testament.

<sup>3</sup> Moïse de Khorène, *Hist. Armen.* cum versione Whiston, t. II, p. 11; J. Malalas, *Chronograph.*, VIII, édit. de Bonn, p. 195. Les auteurs arabes et perses sont cités par d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, 1697, p. 318.

<sup>4</sup> « Isti historici (Justin, Curtius, Plutarque), observe Froehlich, aliquid certe omittere potuerunt, uti aliquam saltem distributionem provinciarum nobilibus factam, neque sacer historicus id asserit provincias iisdem summo cum jure datas esse, neque eam distributionem post mortem vim suam obtinuisse diserte docetur. » *Annales compendiarum regum Syriæ*, p. 31-32. Il faut remarquer, en effet, que l'auteur sacré ne dit pas qu'Alexandre éleva ses généraux à la dignité royale; il a soin, au contraire, de remarquer qu'ils ne devinrent rois qu'après sa mort.

qu'à nous qui nous fasse connaître les derniers moments d'Alexandre le Grand? Il écrivait plus d'un siècle avant notre ère, et Diodore de Sicile n'écrivait que sous le règne d'Auguste, Quinte-Curce sous celui de Tibère et Arrien sous celui d'Adrien.

La troisième objection contre le premier livre des Machabées se rapporte au passage suivant :

« Et Judas entendit (prononcer) le nom des Romains; (il ouït dire) qu'ils sont puissants et bien disposés envers ceux qui s'adressent à eux; qu'ils font amitié avec tous ceux qui s'unissent à eux et qu'ils sont puissants<sup>1</sup>. Et on lui raconta leurs guerres et leurs exploits contre les Galates et comment ils les avaient soumis et leur avaient imposé tribut, ce qu'ils avaient fait en Espagne, comment ils s'étaient rendus maîtres des mines d'argent et d'or qui sont dans ce pays et comment ils avaient conquis toutes les provinces par leur sagesse et par leur patience. Il y avait un endroit très éloigné d'eux, et ils vainquirent les rois qui vinrent les attaquer des extrémités de la terre, et ils les frappèrent d'une grande plaie; les autres (rois) leur paient tribut tous les ans. Ils défirent Philippe et Persée, roi des Céthéens, et ceux qui prirent les armes contre eux, et ils les soumirent, ainsi qu'Antiochus le Grand, roi d'Asie, qui les avait attaqués avec cent vingt éléphants<sup>2</sup>, des cavaliers, des chars et une grande armée; ils le battirent complètement et ils le prirent vivant, et ils l'obligèrent, lui et ses successeurs, à payer un tribut considérable et à leur donner des otages et tout ce qui

<sup>1</sup> La répétition : « Qu'ils sont puissants, » se lit dans la version grecque comme dans la Vulgate.

<sup>2</sup> Voir plus loin, Figure 138, une médaille d'Antiochus le Grand portant au revers un éléphant.

avait été convenu, la terre de l'Inde, la Médie, la Lydie, les plus belles de leurs provinces, et ils les donnèrent ensuite au roi Eumène. Et comme ceux de la Grèce voulurent marcher contre eux pour les anéantir, ils en furent prévenus, et ils envoyèrent contre eux un de leurs généraux; ils leur firent la guerre, ils en tuèrent un grand nombre, ils emmenèrent leurs femmes et leurs enfants captifs, ils pillèrent le pays et s'en emparèrent, ils détruisirent leurs fortifications et leurs murailles et ils les réduisirent en servitude jusqu'à ce jour. Ils ruinèrent et assujettirent tous les autres royaumes et les îles qui leur résistèrent. Mais ils conservent les alliances qu'ils ont faites avec leurs amis et avec ceux qui ont en eux confiance; ils se sont emparés des royaumes soit proches, soit éloignés, et ils sont redoutés de tous ceux qui entendent prononcer leur nom. Ceux qu'ils veulent soutenir pour qu'ils règnent, règnent; ceux qu'ils ne veulent point soutenir sont détrônés, et ils se sont (ainsi) élevés à une très grande puissance. Et néanmoins aucun d'entre eux ne porte le diadème, aucun n'est revêtu de pourpre pour se glorifier (plus que les autres). Ils ont établi un sénat et les trois cent vingt sénateurs tiennent conseil tous les jours sur les affaires du peuple, afin de le bien gouverner, et ils confient tous les ans le pouvoir à un homme pour qu'il commande à toutes leurs possessions, et il n'y a parmi eux ni jalousie ni envie<sup>1</sup>.

Le passage qu'on vient de lire est donné comme un exemple des erreurs dans lesquelles est tombé l'écrivain sacré. « Le premier livre des Makkabées, dit M. Nöldeke, est un beau monument de son époque. Il mérite la con-

<sup>1</sup> I Mac., VIII, 1-16, d'après le texte grec. La Vulgate n'offre pas de variante importante.

fiance de l'historien plus que tout autre livre de l'Ancien Testament... Là où il pêche contre la vérité, c'est par erreur, lorsque, par exemple, il parle de peuples éloignés, comme des Romains<sup>1</sup>. »

Certes, nous sommes loin de prétendre que le jugement porté sur les Romains et que tous les faits énumérés dans le chapitre VIII du premier livre des Machabées soient entièrement exacts. La République avait deux consuls annuels et non pas un seul; son désintéressement n'était pas tel que le croyait Judas Machabée; la jalousie et l'envie n'étaient pas un mal inconnu aux citoyens de Rome; le nombre des sénateurs n'était pas de 320, mais de 300; ils ne se réunissaient pas tous les jours, il leur était même interdit de le faire<sup>2</sup>, etc.

Mais, quoi qu'on puisse relever dans le détail, on ne peut pas reprocher d'erreur historique à l'historien sacré. Il dit expressément que Judas « entendit raconter » toutes ces choses<sup>3</sup>; il parle au nom de la renommée et il rapporte les bruits que la renommée a répandus en Judée sur les Romains; son exactitude dans le cas présent doit consister et consiste en effet, non à écrire un

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 36.

<sup>2</sup> Aulu Gelle, *Noct. att.*, XIV, 7. Pour justifier le nombre de 320, on y a compris, outre les 300 sénateurs, dix tribuns, quatre édiles, deux questeurs, deux préteurs et deux consuls. De même, afin d'expliquer pourquoi il n'est question que d'un seul consul, on a fait remarquer que le premier consul avait seul les faisceaux qui étaient l'insigne du pouvoir suprême. Voir tout ce qu'on peut alléguer en faveur du chapitre VIII, dans Khell, *Auctoritas utriusque libri Machabæorum*, p. 245-265.

<sup>3</sup> Ἐκουσε, ... διηγήσαντο. *Audivit, audierunt.* I Mac., VIII, 1, 2.

chapitre de l'histoire réelle de Rome, mais à être l'interprète fidèle des rumeurs qui, ayant cours en Judée, étaient parvenues aux oreilles de Judas Machabée, et portèrent le héros juif, à cause même de ce qu'elles contenaient de faux, à rechercher l'alliance romaine. C'est un principe admis par tous les théologiens et par tous les auteurs qui se sont occupés d'herméneutique sacrée : l'inspiration n'implique pas que tout ce que nous lisons dans l'Écriture soit vrai en soi<sup>1</sup>. Les discours des amis de Job sont en partie entachés d'erreur. Ce que raconte l'Amalécite à David sur les circonstances de la mort de Saül est faux et mensonger<sup>2</sup>; néanmoins l'écrivain sacré dit la vérité en rapportant ce mensonge, parce que ce mensonge a été effectivement commis par l'Amalécite. De même l'auteur du premier livre des Machabées dit la vérité en rapportant les idées inexacts qu'on se faisait de la politique et de l'histoire des Romains en Judée, parce que c'étaient là réellement les idées courantes à leur sujet dans ce pays. On peut donc relever dans le passage que nous avons cité autant d'erreurs de fait qu'on voudra, rien de tout cela ne peut fournir matière à une objection fondée contre l'inspiration de l'écrivain sacré.

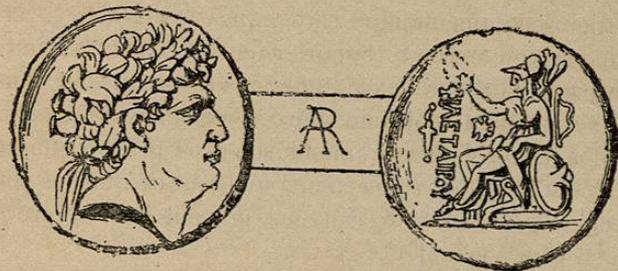
Il est juste d'ailleurs d'observer qu'on a souvent exagéré ces inexactitudes. Ainsi ce qui est rapporté d'Eumène II, roi de Pergame<sup>3</sup> peut être vrai. Il est certain que

<sup>1</sup> Voir *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. 1, n<sup>o</sup> 22, p. 71.

<sup>2</sup> II Sam. (II Reg.), 1, 2-10.

<sup>3</sup> Voir, Figure 137, une médaille d'Eumène II, roi de Pergame, d'après l'original du Cabinet des médailles à la Bibliothèque natio-

les Romains, pour le récompenser de son attachement et des services qu'il leur avait rendus à la bataille de Magnésie, lui donnèrent la Lydie, comme le dit le texte. S'ils ne lui donnèrent pas l'Inde et la Médie, pour arrondir son royaume, qui était à l'ouest du Taurus, ils lui donnèrent l'Ionie et la Mysie<sup>1</sup>, etc., et il est probable



137. — Monnaie d'Eumène II, roi de Pergame.

qu'il faut lire dans notre texte les Ioniens et les Mysiens, au lieu des « Indiens et des Mèdes<sup>2</sup>. »

La dernière inexactitude qu'on reproche au premier livre des Machabées, c'est de supposer des liens de parenté entre les Spartiates et les Juifs. L'auteur sacré reproduit une lettre de Jonathas, le grand prêtre, aux Spartiates, et une lettre d'Arius I<sup>er</sup>, roi de Sparte, au

nale. — Tête diadémée d'Eumène. — R. ΦΙΛΑΙΤΑΙΡΟΥ. Pallas assise sur un siège, tournée à gauche, tenant de la main droite une couronne et appuyant le bras gauche sur un bouclier.

<sup>1</sup> Tite Live, xxxvii, 55 et xxxviii, 39.

<sup>2</sup> Voir Schürer, dans Riehm's *Handwörterbuch des biblischen Altertums*, t. 1, p. 411.

grand prêtre Onias. Dans l'une et dans l'autre, il est dit que les deux peuples ont une commune origine<sup>1</sup>. On a discuté longuement pour savoir si cette opinion était soutenable. La plupart ne la croient guère vraisemblable<sup>2</sup>, mais, quoi qu'il en soit au fond, nous n'avons pas à nous en préoccuper ici. Que les Spartiates aient été ou non enfants d'Abraham, il importe peu, d'après plusieurs commentateurs catholiques modernes. L'écrivain sacré se borne à rapporter deux documents dont il n'a pas à certifier l'exactitude, mais dont il doit constater seulement, pour ainsi dire, l'existence. L'insertion de ces lettres dans la trame de son récit prouve que ces lettres sont authentiques<sup>3</sup>, non que tout ce qu'elles contiennent est fondé et véridique. On peut donc croire ce qu'on veut à ce sujet<sup>4</sup>.

Nous devons remarquer seulement que, d'après ces lettres, on ne saurait nier que Sparte et la Judée n'aient été unies par une alliance, car si les correspondants ont

<sup>1</sup> I Mac., XII, 5-23.

<sup>2</sup> Voir B. Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3<sup>e</sup> édit., t. II, p. 484-487.

<sup>3</sup> Il est du reste permis d'admettre que l'auteur résume simplement le contenu des deux missives et ne les reproduit pas *in extenso*.

<sup>4</sup> Nous croyons cependant nous-même qu'il existait réellement un lien de parenté entre la nation spartiate, ou au moins entre quelques Spartiates et les Juifs, puisque l'auteur du second livre des Machabées, v, 9, rappelle cette parenté (Voir *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. II, n<sup>o</sup> 563, p. 168-169). Mais nous devons ajouter toutefois que divers commentateurs catholiques ne jugent pas le passage II Mach., v, 9, concluant : « Etiam II Mac., v, 9, dit le P. Cornely, non auctor ipse consanguinitatem Lacedæmoniorum et Judæorum asserit, sed solam rationem indicat, qua permotus Jason Spartam confugit. » *Introductio specialis*, t. II, part. I, p. 462.

pu se tromper sur la question obscure d'une lointaine origine, il n'en est pas de même sur un fait récent. Aussi les rationalistes eux-mêmes admettent-ils généralement la réalité de l'alliance, quoiqu'elle ne nous soit pas connue par d'autres monuments<sup>1</sup>. Palmer, qui a étudié avec beaucoup de soin ce passage du premier livre des Machabées<sup>2</sup>, a supposé que cette alliance remontait à l'an 302 avant notre ère. A cette époque, Démétrius Poliorcète, ayant conquis le Péloponèse, marcha au secours de son père Antigone qui le rappelait en Asie mineure pour l'aider à combattre Cassandre, Lysimaque, Ptolémée et Séleucus confédérés contre lui<sup>3</sup>. Les Spartiates ne négligèrent rien pour augmenter le nombre des ennemis d'Antigone et de Démétrius : ils cherchèrent à susciter contre lui divers peuples de l'Asie et en particulier les Juifs. Arius I<sup>er</sup> était alors roi de Sparte et Onias I<sup>er</sup>, fils de Jaddus, grand prêtre, comme l'indiquent nos textes. Le premier régna de 309 à 265 ; le second exerça le souverain pontificat de 323 à 300. Le synchronisme est donc parfaitement exact. Plus tard, vers l'an 144 avant notre ère, Jonathas ayant besoin de se ménager des alliés chercha naturellement à renouve-

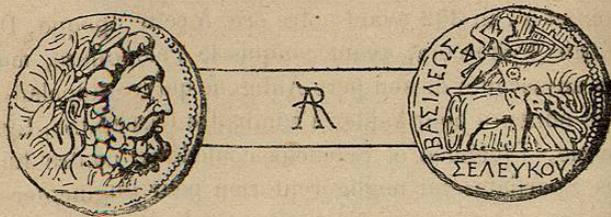
<sup>1</sup> Une inscription grecque dont il reste 36 lignes, antérieure à Alexandre le Grand, constate qu'il existait à cette époque des relations officielles entre les Athéniens et les Sidoniens. Boeckh, *Corpus inscrip. græc.*, n<sup>o</sup> 87, t. I, p. 126. Cette inscription confirme les relations qui existaient en ce temps-là entre la Grèce et la Syrie.

<sup>2</sup> H. J. E. Palmer, *De Epistolarum, quos Spartani atque Judæi invicem sibi misisse dicuntur, veritate*, in-4<sup>o</sup>, Darmstadt, 1828, p. 21 et suiv.

<sup>3</sup> Voir plus haut, p. 599, note.

ler l'alliance qui avait été conclue alors avec les Spartiates.

On a prétendu, il est vrai, que, l'indépendance de la Grèce ayant été anéantie par les Romains dès l'an 146, il n'était pas vraisemblable que le frère de Judas Machabée eût compté sur le secours de Sparte, mais nous



138. — Monnaie de Séleucus Nicator.

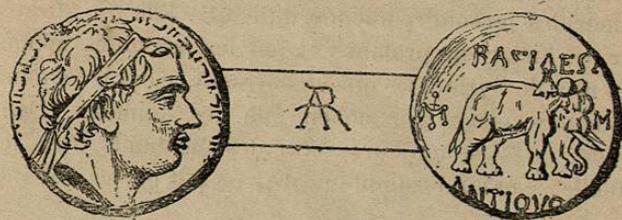
savons par Strabon<sup>1</sup> que cette ville, qui était pour les Romains *civitas foederata*<sup>2</sup>, conserva sa puissance et sa liberté, même après cette catastrophe, et qu'elle fut seulement obligée à quelques services envers Rome; elle pouvait donc être encore utile aux Juifs. En conséquence, on ne peut rien alléguer de sérieux contre le fait de la correspondance. Aussi Wernsdorf, qui est de tous les ennemis des livres des Machabées celui qui les a attaqués avec le plus de malveillance<sup>3</sup>, ne peut-il

<sup>1</sup> Strabon, VIII, v, 5, édit. Didot, p. 314.

<sup>2</sup> J. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, t. 1, p. 170.

<sup>3</sup> M. Grimm, qui prétend cependant relever lui-même des erreurs dans le premier livre des Machabées, appelle Wernsdorf : « Der so zweifelsüchtige und unseren Berichterstatter wahrhaft chicanierende Wernsdorf. » *Handbuch zu den Apokryphen*, 3<sup>e</sup> part., p. 190.

s'empêcher de dire : « Dans la lettre de Jonathan, je ne trouve rien qui n'ait pu être écrit par un grand prêtre juif... Elle paraît certainement écrite par un homme pieux, grave, prudent et assez versé dans les affaires civiles. J'y remarque des mots bien enchaînés et des pensées justes... Je n'y trouve rien qui puisse être re-



139. — Monnaie d'Antiochus III le Grand.

pris à bon droit, si ce n'est qu'il y parle trop souvent de l'ancienne alliance entre Arius et Onias et de la parenté supposée entre les deux nations. Mais il était homme et il put être trompé<sup>1</sup>. » On ne saurait donc alléguer aucune raison sérieuse contre l'authenticité de cette lettre, non plus que contre les autres documents officiels contenus dans cette histoire<sup>2</sup>.

Nous dirons un mot, en terminant l'examen du pre-

<sup>1</sup> G. Wernsdorf, *Commentatio historico-critica de fide historica librorum Machabaicorum*, in-4<sup>o</sup>, Breslau, 1747, §§ xcvi et cxi, p. 148 et 169-170.

<sup>2</sup> Les incrédules les contestent, mais sans motifs. W. Grimm, *Handbuch zu den Apokryphen*, 3<sup>e</sup> part., p. 211, ne peut s'empêcher de reconnaître que la plupart des arguments apportés, par exemple,